

On boâtâo

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **27 (1889)**

Heft 44

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-191275>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

lies filles, bien parées. Chacun des trente-six villages qui forment le Rhingau, dans l'espace d'un myriamètre de longueur, a sa fête particulière: c'est une délicieuse époque pour visiter ce magnifique amphithéâtre. Rien de plus gai que le pays, rien de plus aimable que l'hospitalité qu'on y reçoit; tout est en harmonie, l'élégant costume des femmes, la blancheur des maisons, le bleu d'azur de leurs toits, la richesse du sol, la verdure des arbres, et les ruines que l'on rencontre de distance en distance. La grappe, après avoir été promenée dans le pays, est portée chez le propriétaire. On la dépose dans la chambre la plus grande, sur une table ornée de linges fins et de guirlandes; un orateur fait l'éloge du vigneron, puis on danse autour de la grappe. Cette antique cérémonie, religieusement observée par tous les riches, se termine par un repas où le vin coule en abondance, et, à la suite duquel, on danse de nouveau, et l'on chante en chœur. Puis chacun reçoit un grain de la grappe. On verse de nouvelles rasades, et l'on se sépare au milieu des démonstrations les plus amicales.

L'ÂME DU VIOLON

PAR ALFRED DES ESSARTS.

LA FÊTE DE ZELL.

III

Léopold tendit les deux mains au maître de chapelle et leva vers lui ses yeux fixes. Il le contemplait et semblait aspirer le talent sur sa physionomie expressive.

— Ah! murmura-t-il, vous êtes donc un grand musicien?... Quand vous avez parlé à la foule, j'ai senti cela... j'ai senti que je vous aimais déjà.

Le maître de chapelle lui pressa les mains à son tour.

— Et moi? soupira mère Schwarz, il m'oublie!...

— Vous oublier? s'écria Léopold; il ne faudrait pas que j'eusse un souffle de vie; il faudrait que toute pensée fût glacée dans mon cœur. N'êtes-vous pas celle qui a recueilli dans son berceau abandonné le pauvre petit orphelin, qui l'a emporté en le réchauffant contre son sein et qui lui a donné la nourriture? Tout ce que je suis, je vous le dois. Mais, ô mère, rappelez-vous aussi les aspirations de ma jeunesse, mes désirs inconnus, les rêves qui m'oppressaient, cet ennui vague que je ne pouvais dompter; jusqu'au jour où les concerts des oiseaux et les accords de l'orgue dans l'église me révélèrent cet art sublime qui a été ma consolation et ma force, cet art que j'ai dû deviner, faute d'un maître, d'un guide.

— Eh quoi! dit l'étranger, vous n'avez pas eu de maître?

— Il n'y a ici, répondit le jeune homme en souriant, que des pâtres, des chasseurs et des laboureurs.

— A merveille! c'est par ses seuls efforts qu'il est arrivé à ce point où le génie tient presque lieu de talent!... Léopold, mon ami, mon cher enfant, vous avez été doué, et vous seriez coupable de ne pas utiliser vos admirables dispositions. Vos pensées vous débordent, elles doivent être réglées; votre main a une ardeur fébrile, il s'agit de la rendre habile et sûre; vous êtes né musicien, il faut devenir un virtuose. Confiez-vous à moi et ne craignez pas de me suivre à Madrid où je retourne.

— O ciel! s'écria la veuve. Vous me prendriez mon enfant!

— Pour vous le rendre grand et célèbre.

— Jamais! jamais!

— Femme, dit sévèrement le maître de chapelle, vous n'avez pas le droit de vous opposer à la vocation de ce jeune homme.

— Mais, monsieur, c'est moi qui l'ai élevé, il l'avoue lui-même. Depuis qu'il se connaît, il ne m'a pas quittée. Vous ne voudriez pas me l'arracher!... Oh! n'est-ce pas, Léopold, tu ne me quitteras point!

Et la veuve avait pris une attitude suppliante. Léopold s'élança vers elle. Leurs larmes se confondirent.

— Non, dit-il, je n'aurais pas ce courage.

— Je savais bien!... dit la mère Schwartz en se retournant d'un air triomphant vers l'étranger.

Mais elle fut saisie d'effroi quand elle lut le regret sur les traits de Léopold qui était retombé dans le silence.

— Ecoutez, dit alors le maître de chapelle, il convient d'agir sérieusement. Vous avez donné à ce jeune homme le pain de la vie, c'est vrai; mais est-ce une raison pour tuer en lui une vocation réelle et profonde? Ah! ma chère dame, vous lui auriez rendu un fâcheux service. Vous auriez nourri son corps et étouffé son intelligence. Je vous le dis, vous n'avez pas ce droit, pas plus que ne l'eurent les parents du berger Giotto quand le peintre Cimabue emmena cet enfant merveilleux pour en faire son élève favori. Songez que j'offre à Léopold la fortune et la gloire qui vaut mieux encore, et ne vous opposez plus à ce qu'il me suive.

— Au fait, monsieur n'a pas tort, dit l'aubergiste, qui avait dressé l'oreille au mot de fortune.

La veuve alors se recueillit pour recouvrer le calme qui lui était si nécessaire. Redevenue maîtresse d'elle-même, elle dit à Léopold en lui prenant la main:

— Cher petit, va et sois heureux!

— Moi, moi, m'éloigner! s'écria-t-il avec un sanglot.

— Oui, puisque tout le commande. Quelquefois, j'espère, tu penseras à celle qui se sera endormie en priant pour toi et en murmurant ton nom.

— Ah! c'est impossible.

— Pars, Léopold. A présent, je te l'ordonne, moi, ta mère adoptive. Mais va, va vite; car je pourrais faiblir.

— Femme, dit le maître de chapelle,

vos sacrifices sera un jour récompensé.

— Il l'est déjà... répondit la veuve en posant la main sur son cœur.

Au bout de quelques minutes, une chaise de poste emportait Léopold et son protecteur dans la direction de l'Espagne.

La fin au prochain numéro.

On boaitào.

Vo cognàitè, bin su, de cliào dzains que peinsont adé à totès sortès d'affèrès, mà que ne font jamé atteinchon à cein que dussont fèrè su lo momeint; que tsertsont lào lunettès quand lè z'ont su lo naz, ào bin que rebouillont pertot po trovà onna cllià po decottà on bouffet, quand tignont cllia cllia à la man? Eh bin cein n'est onco rein à coté dè stu compagnon dè pè Lozena, que soo on dzo dè l'hotò po allà pè la vella, et que vâi que clliotsè coumeint on béquelion.

— Mà, sè peinsè, que dào diablo é-yo don à boaiti dè la sorta! Ne cein pu pas laissi dinsè, et mè faut allà trovà lo màidzo, po savâi cein que cein vâo à derè; kâ jamé dè ma viâ n'é clliotsi, et mè seimbiè que y'é 'na piauta pe courta què l'otra. Aré-yo petètrè lo décret?

Enfin, mon gaillà, tot eincousenâ, tracè ein campiouneint et ein breceint tant qu'è tsi lo màidzo', po consurtà, et lo reincontrè que saillessâi dè tsi li.

— Y'allâvo justameint tsi vo, lài fâ lo compagnon.

— Et que y'a-te, repond lo màidzo, ài-vo cauquon dè malâdo?

— Na; mà l'est mè, que mè metto à clliotsi tot per on coup, sein savâi porqu'è. Jamé cein ne m'est onco arrevâ et ne pu pas compreindrè cein que y'é. Voudrè vo fèrè vairè mè guibòlès.

Adon lo màidzo, quand ye vâi que l'autro ne couiènâvè pas, sè met à épèclliâ dè rirè et lài fâ:

— Eh bin, allâ pi tsi l'apotiquière lài demândâ po 10 centimes d'atteinchon, et vo volliâi ètrè gari...

Lo lulu, que sè crèyâi dè boaiti, n'avâi pas fé atteinchon que martsivè d'on pi su lo trottoir et dè l'autro dein lo màideliion.

Le sabre.

On s'est beaucoup préoccupé dernièrement, en France, des modifications qui pourraient être apportées dans l'armement de la cavalerie; il était sérieusement question, entr'autres, de remplacer le sabre par la lance. On avait proposé d'en armer, sinon des régiments entiers, du moins les premiers rangs de chaque colonne appelée à effectuer une charge sur le champ de bataille.

Ensuite d'expériences peu con-